**BOJKOVA, E. V., et T. A. PANG(éd.), *Altaica, IV, Sbornik
statej i materialov***

Moscou, Institut Vostokovedenija RAN, 2000

Françoise Aubin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/emscat/1329>

DOI : 10.4000/emscat.1329

ISSN : 2101-0013

Éditeur

Centre d'Etudes Mongoles & Sibériennes / École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2001

Pagination : 190-195

ISBN : 2-9518888-0-5

ISSN : 0766-5075

Référence électronique

Françoise Aubin, « BOJKOVA, E. V., et T. A. PANG(éd.), *Altaica, IV, Sbornik statej i materialov* », *Études mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines* [En ligne], 32 | 2001, mis en ligne le 10 mars 2009, consulté le 13 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/emscat/1329> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/emscat.1329>

Ce document a été généré automatiquement le 13 juillet 2021.

© Tous droits réservés

BOJKOVA, E. V., et T. A. PANG(éd.), *Altaica, IV, Sbornik statej i materialov*

Moscou, Institut Vostokovedenija RAN, 2000

Françoise Aubin

RÉFÉRENCE

BOJKOVA, E. V., et T. A. PANG(éd.), *Altaica, IV, Sbornik statej i materialov* (Moscou, Institut Vostokovedenija RAN, 2000), 207 p.

- 1 Ce quatrième numéro d'un «Recueil d'articles et matériaux», selon son sous-titre, publié par l'Institut oriental de l'Académie des Sciences de Russie (en abrégé RAN), comporte quinze contributions, avec résumé anglais, sur des thèmes variés, dont trois sont des documents.
- 2 Le plus copieux de ces documents est un mémoire adressé le 14 janvier 1878 par Aleksej Matveevič Pozdneev (1851-1920) à l'archevêque orthodoxe Veniamin à propos d'une traduction bouriate des Évangiles faite par «Mr. Il'minskij» : cette pièce inédite est vraiment une révélation, remarquons-le, car elle n'est pas même citée dans la bibliographie des travaux de Pozdneev, manuscrits y compris, dressée par Hartmut Walravens, généralement si bien informé (cf. *Mongolian Studies*, 1994, pp. 21-76) ; conservée dans les archives de l'Institut oriental de la branche pétersbourgeoise de l'Académie des Sciences de Russie, elle est ici éditée et présentée par I. V. Kul'ganek (pp. 43-69) qui rappelle, à cette occasion, les essais d'évangélisation protestants puis orthodoxes chez les Bouriates. Les intérêts qui émanent de ce texte sont multiples. Il éclaire d'abord la personnalité du jeune et déjà talentueux Pozdneev. Fils d'un archiprêtre, il a reçu sa première scolarité au séminaire ecclésiastique d'Orël, sa ville natale, et est resté attiré par les problèmes suscités par l'apostolat orthodoxe. Il est diplômé depuis deux ans de la faculté des langues orientales de l'Université de Saint-Petersbourg ; âgé maintenant de 27 ans, il termine un séjour en Mongolie-Extérieure, qui, commencé dès son diplôme, va s'achever trois mois et demi après la rédaction du

présent mémoire ; son premier article consacré au commerce russe en Mongolie va paraître un an plus tard ; il prépare également la thèse de magistère qu'il va soutenir en 1881 sur la formation de la littérature populaire chez les peuples mongols, et qui va lui ouvrir aussitôt le poste de «lecteur régulier» à la chaire de littérature mongole (sa thèse de doctorat sera soutenue en 1883 sur l'*Erdeni-yin erike* et, professeur à son *alma mater* l'année suivante, il inaugurera un cours sur l'histoire de la littérature dans les différentes langues mongoles).

- 3 Son riche mémoire à l'archevêque Veniamin le montre comme un maître bien assuré dans sa discipline, et l'éreintement auquel il soumet la malheureuse traduction qu'on lui a demandé de juger est réjouissant certes, mais instructif aussi, autant pour l'histoire de la traduction que pour celle de l'évangélisation orthodoxe des Bouriates ; de surcroît l'analyse sémantique à laquelle il soumet la traduction contestée est une bonne leçon d'affinement de la terminologie bouriate. Il recommande une traduction exacte dans le mot à mot, mais respectueuse de l'esprit de la langue de réception, afin d'éviter les expressions qui risquent de soulever le rire ou l'opprobre des destinataires ou qui sont marquées par le bouddhisme. Par exemple, *ogtorgui xan oron* [bour. actuel *ogtorgoj xaan oron*] ne signifie pas «le royaume des cieux» comme on pourrait le croire, mais «la capitale céleste» ; pour dire «baptiser», mieux vaut un néologisme créé en observant les règles de la dérivation dans la langue cible, *krestlexu*, plutôt qu'une expression bizarre telle que *krest zuxu* [züüxe], «porter une croix». L'auteur dit ne pas comprendre la différence que l'on fait entre les traductions en langue littéraire et celles en langue parlée, comme si les mots de la langue littéraire n'étaient pas ceux qu'emploie le peuple : en mongol, seuls les termes d'origine tibétaine ne sont compris que par les personnes cultivées. Et il blâme le parti pris d'éditer les Saintes Écritures bouriates en cyrillique : ne pourront les lire que ceux qui sont déjà alphabétisés en russe, et, dans ce cas, autant qu'ils utilisent la version russe. En Cisbaïkalie (région d'Irkoutsk), deux tiers des Bouriates comprennent le russe ; mais à peine un dixième chez les Bouriates de Transbaïkalie, auxquels ces traductions sont justement destinées. Il faut au contraire mettre en pratique l'écriture mongole et cela en suivant strictement les règles de l'orthographe, puisque la prononciation n'est pas exactement identique à ce qui est écrit — et l'auteur compare, avec humour, le cas des Mongols à celui des Français.
- 4 Un autre document remarquable (pp. 121-143) est un ensemble de cinq lettres du grand Boris Jakovlevič Vladimircov (ou Vladimirtsov, 1884-1931) au grand Paul Pelliot (1878-1945), qu'il appelle «maître» (*učitel'*, sans doute ce mot, utilisé en général pour désigner les enseignants du primaire et du secondaire, traduit-il le terme d'adresse français «Maître» par lequel les disciples du savant français osaient le désigner, cf. Denis Sinor, dans *Journal of the American Oriental Society*, CXIX, 3, 1999, p. 471). Il s'agit de lettres datées de mars 1923, janvier et septembre 1924, mai 1925 (rien en 1926, année de la cinquième et dernière mission de Vladimircov en Mongolie, où il était déjà depuis la fin du printemps, lorsque Pelliot visite ses collègues de Léninegrad à l'occasion du 200^e anniversaire de leur Académie des Sciences en septembre 1925), février 1927. Elles ont été trouvées dans les archives de Pelliot par Louis Hambis, qui en a envoyé photocopies, dans les années soixante-dix, à l'Institut oriental de Léninegrad pour être jointes aux archives de Vladimircov, d'où l'historienne Galina Ivanovna Slesarčuk les a extraites : elle les publie ici *in extenso*, avec une abondante annotation, biographique principalement (malheureusement manque toute information sur le principal intéressé, Vladimircov, même ses dates). Ces cinq lettres sont tout ce qui reste d'un

échange épistolaire qui aurait pu être plus rempli — Vladimircov fait état, dans sa première missive de mars 1923 par exemple, de ses nombreux messages jamais arrivés jusqu'à Pelliot ; et aucune des réponses de ce dernier n'a survécu. Rien à voir avec la masse des lettres du collègue et ami de Vladimircov, Vasilij Mixajlovič Alekseev (1881-1951), récemment publiées elles aussi (V. M. Alekseev, *Pis'ma k Édouard Chavannes et Paul Pelliot*, traduites du français par I. Ê. Ciperovič, Saint-Petersbourg, Petersburgoe Vostokovedenie, 1998, 231 p.) : Alekseev rédige certaines de ses missives en français, s'adressant à « Mon cher Ami » ou « Mon cher Pavel Karlovitch », d'une manière plus proche que Vladimircov, et plus suivie aussi, par exemple écrivant coup sur coup le 30 décembre 1925, puis les 7, 14, 28, 29, 31 janvier 1926.

- 5 Le courrier de Vladimircov, pour réduit, est cependant d'un intérêt certain dans l'histoire de l'orientalisme de l'entre-deux guerres, car leur auteur y donne des nouvelles détaillées de son propre travail, des avancées de la discipline autour de lui et en Mongolie, où le Comité scientifique vient d'être créé en novembre 1921 et deviendra Comité des Sciences en 1930. Mais le lecteur du *xxie* siècle sent son cœur se serrer en voyant évoquer tant de brillants savants au destin bientôt tragique : V. A. Kazakevič, Žamcarano, Gombožav Mergen (dont le départ pour Paris est annoncé par Vladimircov dans sa lettre du 6 février 1927) arrêtés en 1937, B. Baradin en 1939, et tous morts dans le goulag, W. Kotwicz et N. N. Poppe face au drame de leur vie. Mais pas un atome de politique dans ces cinq lettres de 1923-27 et un seul souci : l'attente fiévreuse de la traduction de *l'Histoire secrète* à laquelle travaille Pelliot — « Je l'attends comme les bouddhistes attendent le *siddhi* », écrit Vladimircov le 14 janvier 1924. En mai 1925, il annonce à Pelliot qu'on vient de découvrir dans les archives de Pozdneev un manuscrit de l'archimandrite Palladius (de son nom laïc P. I. Kafarov, 1817-1878), qui est la transcription de la totalité de *l'Histoire secrète* et une traduction russe de la version chinoise interlinéaire : « En vérité, une étrange histoire ? Et maintenant que devons-nous faire ? Faut-il publier le travail de Palladius ? [...] L'Académie est visiblement inclinée à publier le travail de Palladius *tel quel* [en français dans le texte] ». Ajoutons, pour la petite histoire, que Palladius avait acquis à Pékin en 1872 un manuscrit complet de la fameuse chronique transcrite en caractères chinois : c'est ce manuscrit que Pelliot photographiera lors de son voyage à Léninegrad en 1925 et c'est celui aussi qui sera publié à Moscou en 1962 comme version de référence. Le responsable de cette édition, B. I. Pankratov, raconte comment Palladius, peu habile en mongol mais bon sinologue, avait procédé à la transcription des caractères chinois notant le mongol et à la traduction mot à mot des caractères chinois de la traduction interlinéaire, non pour faire œuvre scientifique mais pour rendre service à ses collègues mongolisants ne connaissant pas le chinois (*Juan'-čao bi-ši*, Moscou, Académie des Sciences d'URSS, 1962 ; reproduction de deux pages du travail de Palladius entre les pages 10 et 11, et à son propos pp. 14-15). G. I. Slesarčuk donne, dans son introduction aux lettres de Vladimircov, une information, tirée de lettres de ce dernier à des collègues russes, qui ne manquera pas d'intéresser les biographes de Pelliot : Vladimircov, outre une présence aux cours du Maître, étudiait avec lui l'épigraphie mongole et ouïgoure, et Pelliot, de son côté, perfectionnait son mongol au contact de Vladimircov.
- 6 Un autre document (pp. 27-38), plein d'intérêt aussi, est un morceau autobiographique où le mongolisant bouriate, Sandže Dancikovič Dylykov (1912-1999) raconte ses premières années en Bouriatie puis sa jeunesse à Léninegrad. On frémit en lisant que son père, une forte personnalité semble-t-il, arrêté en août 1931 sous le coup de

« l'article 58, tristement connu de nombreux Soviétiques », meurt, dans le courant de l'année, du typhus à la prison d'Oulan-Oudé, âgé de 41 ans, et que le garçon, qui n'a alors que 19 ans, se trouve avoir la charge de sa mère tuberculeuse, d'une sœur et d'un frère de 6 et de 3 ans. Mais l'auteur ne s'attarde pas sur les malheurs familiaux, car il a mieux à raconter. L'oncle maternel de son père est un homme qui s'est illustré dans les rapports tibéto-russes : Agvan Doržiev (1854-1938), auprès duquel l'auteur a vécu de 1931 à 1937 et dont il a recueilli les archives personnelles. Il insiste sur le temps de la lune de miel entre le haut lama et Lénine, Kalinine et autres, et il semble considérer que le voyage du vieillard en Bouriatie durant l'année 1937 était pour le plaisir de profiter là des sources minérales, alors qu'on sait bien qu'il était alors en état d'arrestation et de déportation.

- 7 Selon A. D. Dendina (pp. 157-163), la légende de Gengis-khan protecteur du bouddhisme, courante dans les chroniques mongoles du XVII^e au XIX^e siècle, est née de la convergence de deux stéréotypes : le monarque ne peut être qu'un souverain bouddhique idéal et le grand-khan doit former paire avec un lama instructeur, un moine saskyapa. A. G. Jurčenko (pp. 173-207) réfléchit au calendrier de l'année festive dans la haute société de l'empire gengiskhanide, d'après les récits des voyageurs : la principale fête était celle du milieu de l'année lunaire, durant laquelle se tenait le *quriltai* destiné à légitimer une nouvelle autorité politique ; mais importantes étaient aussi la fête de la libation du lait nouveau des juments blanches et le nouvel an vers le 21 janvier. S. G. Kljaštornyj (pp. 39-42) propose une nouvelle lecture d'une ligne de 23 caractères runiques trouvée en Khakassie, près du lac Belë, publiée et étudiée par celui qui l'avait découverte en 1997, I. L. Kyzlasov (*Arxeologičeskie otkrytija*, 1999, pp. 283-285). Il s'agit de l'épithète de la tombe d'un enfant mort à huit ans : « La vie de Turmīš Taš s'est écoulée pendant neuf [ans] ».
- 8 T. A. Pan [Tatiana A. Pang] complète d'intéressante façon (pp. 91-100) son analyse et sa publication de trois ouvrages mandchous — une trouvaille sensationnelle qu'elle fit au Musée Guimet en 1996 (T. A. Pang et Giovanni Stary, *New Light on Manchu Historiography and Literature. The Discovery of three Documents in old Manchu Script*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 1998) : il s'agit de deux manuscrits, l'un (M.G. 61624) en écriture mandchoue non encore réformée, c'est-à-dire d'avant 1632, l'autre (M.G. 61625) un peu plus tardif mettant en œuvre les signes diacritiques qui distinguent l'écriture mandchoue de la mongole, et qui tous deux fournissent la version mandchoue d'un mémorandum, connu en chinois en 1623, par lequel Nurhači s'adresse à la population du Liaodong, afin de lui prouver qu'il a recueilli le mandat divin échappé de la main des Ming et l'inciter à se rallier à l'armée de conquête. Le troisième document (M.G. 61626) est un xylographe de ce même texte qui apparaît, à l'analyse, être le plus ancien xylographe mandchou actuellement connu, car il date de l'année même du mémorandum, 1623 (le premier xylographe jusque là identifié était l'interdiction du tabac émise en 1639). La conviction que les plus anciennes pièces en écriture mandchoue, en manuscrit et en xylographe, se trouvent en RPC et à Taiwan est ainsi battue en brèche. La contribution de Junko Miyawaki, « The Kalmyk Taishas in the early seventeenth century », originellement parue dans le *Journal of the Anglo-Mongolian Society*, X, 1, 1987, est traduite en russe par V. P. Sančirov (pp. 70-77), et ce dernier souligne (pp. 108-120) l'intérêt de la correction que J. Miyawaki apporte ici à un point douteux de l'ouvrage classique de I. Ja. Zlatkin (1898-1990) sur l'histoire du khanat

Žüüngar [Djoungar] (Moscou, 1964) : la guerre intestine de 1625 n'a pas eu lieu entre les Žüüngar, mais entre les Qošuud [Khochoutes].

- 9 G. C. Pjurbeev (pp. 101-107) dresse une typologie du concept de l'âme chez les peuples mongols : 1) l'*am'* (*amin*) réside dans l'aorte (*gol*) et le cœur (*zürxen*), bouge et se déplace à travers l'univers, il est aussi la marque d'une entité familiale ; 2) le *süns(en)*, sémantiquement proche du terme précédent avec lequel il forme paire, représente le double spirituel de l'homme qu'on doit rappeler lorsqu'il quitte le corps à l'improviste ; 3) le *setgel* figure le côté émotif de l'être humain et a pour attribut le blanc, le pur, le chaud. Cette trilogie sémantique imprègne tous les aspects de la vie culturelle et spirituelle des peuples mongols. A. A. Burykin (pp. 14-26) recherche dans une source ethnographico-historique des années 1789-1790, *Opisanie Tobol'skogo namestničestva* (Description de la vice-royauté de Tobolsk, ouvrage concernant, entre autres, les Ostiaks ou Khantes, les Samoyèdes ou Nénètses, les Toungouses ou Évenks, les Iakoutes, et publié seulement en 1982 à Novosibirsk), les témoignages concernant le rituel chamaniste chez les Évenks, tel que saisi par l'observateur russe du XVIII^e siècle. T. G. Bordžanova (pp. 7-13) évoque le caractère éducatif du folklore oral des enfants kalmouks — notamment les devinettes portant sur les *šinž*, « propriétés » des animaux. M. N. Orlovskaja (pp. 78-90) fait remonter l'étymologie des particules négatives du mongol contemporain à des formes verbales du vieux mongol.